

# CAPSULA MUNDI



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2025  
7 rue Clément Ader  
56880 Ploeren

[www.blh-editions.com](http://www.blh-editions.com)

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : mai 2025

ISBN 978-2-490892-48-8 (broché)

ISBN 978-2-490892-49-5 (e-book)

BERTRAND BRÉNEAU

CAPSULA  
MUNDI





## Prologue

**Mardi 5 octobre de cette année,  
Escource.**

Des années qu'il est planté là, haut et fier. Survivant aux assauts du temps et du choix des humains de le laisser vivre. Tordu, trop près d'un congénère à la silhouette parfaite, ou bien dévoré par un insecte, toutes ces raisons sont bonnes pour se voir affubler de la terrible marque. Un simple trait de couleur sur le tronc, synonyme d'abattage, en vue d'être transformé en piquets de ganivelle ou en vulgaire paillis.

L'arbre qui nous intéresse aujourd'hui a été planté en bout de rang, au bord d'un chemin coupe-feu comme il en existe tant dans la forêt des Landes. Rien ne le prédestinait à grandir là plutôt qu'ailleurs, sinon le destin.

Par une belle nuit d'été, alors que le pin fêtait ses un an, un humain s'octroya le droit de le déterrer. Les racines nues, offertes à la lune, l'arbre pensa ses derniers instants venus. Mais non. Curieusement, l'humain le replanta au même endroit. Pourquoi cette manœuvre ? L'arbre ne le comprit que plus tard, quand ses racines à la recherche d'eau se heurtèrent à une matière étrange, dure et molle à la fois.

Au fil du temps, ses racines entourèrent cette forme. C'était donc cela qu'on lui avait confié. Un corps humain.

Et aujourd'hui, alors qu'il a résisté à tant de coups de vent bien plus violents que ceux-ci, l'arbre vacille. Malgré ses efforts, ses branches ploient plus bas que d'ordinaire. Plus loin dans la terre, il sent ses membres se dérober sous lui.

Progressivement, il perd en assurance, craint pour sa vie. Et de guerre lasse, cesse de lutter. Ses racines cèdent brutalement sous l'effet d'une rafale scélérate. Le pin s'écroule, livrant son sinistre trésor au monde.

# **Première Partie**

# 1

## Mardi 5 octobre de cette année, Escource.

En ce matin d'automne, les troncs filiformes des pins maritimes continuent de souffrir sous les assauts incessants des bourrasques. Les branches les plus fragiles craquent et cèdent sans résistance. Ce n'est pas le premier coup de vent subi par la région ni le plus fort d'ailleurs. Plusieurs tempêtes du siècle ont déjà sévi ici au cours des vingt-cinq dernières années. Cette fois, les pluies torrentielles des semaines précédentes ont saturé les sols. Un réel danger pour la stabilité des résineux.

Au volant de son 4X4, Didier Gignac, sylviculteur, propriétaire de nombreuses parcelles sur la commune d'Escource et de Mimizan, parcourt ses terres. Comme toujours après un coup de tabac, il fait un état des lieux après les dégâts de la nuit. À première vue, cela n'a rien à voir avec la tempête de 2001, ce qui lui enlève un poids sur l'estomac. Une dizaine d'arbres couchés au total, rien de bien grave à l'échelle des Landes.

Alors qu'il sillonne les chemins en gardant un œil sur son trésor vert, l'autoradio crache ses mauvaises nouvelles du monde ; guerre, inflation, famine, mort.

« *Les quatre cavaliers de l'apocalypse du XXIe siècle sont de retour* », se lamente Gignac.

Autour de lui, le vent a perdu de son intensité, le sifflement moins bruyant dans les branches et les têtes

de pins moins agitées le lui signalent. Gignac sent la forêt, lit en elle pareil à un marin dans la houle. Au détour d'un chemin, il s'arrête à la lisière d'une nouvelle parcelle, pose les avant-bras sur le volant, tire une bouffée sur sa vapoteuse et jure entre ses dents.

Devant lui, un arbre lui barre la route. Quelques coups de tronçonneuse devraient lui suffire pour libérer le passage, mais descendre l'ennuie. Contrarié, Gignac enfile un casque de protection et récupère sa Stihl sur la banquette arrière. Il inspecte les cimes, s'assure que rien ne risque de lui tomber sur la tête. Tout en sifflotant un air de *bandas*, il s'approche du pin, fixe ses innombrables racines noires avant de s'arrêter net.

Plus une seule note de musique ne s'évade d'entre ses lèvres. Il espère avoir mal vu, prie pour que ce soit son cerveau qui lui joue un mauvais tour. Il paraît que celui-ci s'efforce de trouver une forme familière à tout ce qu'il regarde. Si seulement cela pouvait être vrai dans son cas. Gignac pose sa tronçonneuse au milieu du chemin, remonte la visière de son casque d'une pichenette et s'approche du cratère formé par le déracinement de l'arbre. Gagné par un mauvais pressentiment, il ralentit le pas, traîne des pieds dans l'ornière de sable noir. Inconsciemment, il retarde l'échéance.

Hélas, à cinq mètres du trou béant, sa crainte se cristallise. Un cadavre est prisonnier des racines du pin. Chasseur aguerri, Didier Gignac est habitué à la vision de la mort. Ce qu'il ne supporte pas, c'est que là, il s'agit d'un corps humain, non pas celui d'un gibier abattu le dimanche matin.

Face à lui, l'arbre garde un squelette enchevêtré dans ses racines noires. La boule au ventre, Gignac s'avance jusqu'au bord du cratère. Le crâne aux orbites vides le supplie de l'aider, des oripeaux de vêtements demeurent toujours accrochés aux os, *a priori* les vestiges d'un short en jean. Gignac tâtonne avec hésitation les poches de sa veste à la recherche de son téléphone. Ses doigts tremblotent sur l'écran. D'une voix éraillée, il annonce à son interlocuteur :

— J'ai retrouvé la petite Peyrac.

\*

**Mardi 5 octobre de cette année,  
Venise.**

— J'arrive.

Dans un premier temps, c'est tout ce qu'Yvan Rivarol a la force de répondre à l'annonce de Lyana Lartigues. Depuis combien d'années n'a-t-il pas entendu cette voix veloutée ? Vingt, vingt-cinq ans ? Il n'ose pas calculer, redoutant le résultat. Malgré tout, c'est sans aucune hésitation qu'il a reconnu le timbre chaud et sensuel de son premier amour, peut-être bien l'unique d'ailleurs. A-t-il été capable d'aimer une autre femme que Lyana ? Il n'en est pas certain.

Âgé de seize ans à l'époque, son cœur se souvient encore de toutes les sensations provoquées par cet amour ; la douceur de sa peau, la chaleur de ses lèvres, son parfum enivrant, le bonheur de ne faire qu'un, blottis l'un contre l'autre. Sans oublier cette impression que rien au monde ne pouvait les atteindre. L'amour ou l'insolence de l'adolescence, même des années après, Rivarol ne sait pas comment interpréter ses sentiments. Tout ce qu'il sait, c'est qu'en une fraction de seconde, son cerveau a reconnu la voix de

Lyana ; un réflexe digne de l'expérience de Pavlov. L'oreille toujours collée à son smartphone, Rivarol peine à retrouver le chemin de l'embarcadère dans le dédale vénitien. Alors qu'il saute dans une navette à destination de l'aéroport San Marco, il questionne avec pragmatisme.

— On est sûr qu'il s'agit du corps de Vanessa ?

— Oui, elle portait encore sa gourmette.

Rivarol s'installe dans un siège du bateau au plafond bas et se plonge dans son souvenir. Il revoit le bijou attaché au poignet gauche de son amie. Elle jouait régulièrement avec. « *L'un des seuls cadeaux de mon père...* », lui avait-elle confié un jour. Elle y tenait comme à la prunelle de ses yeux.

— Quand a-t-on retrouvé son corps ?

— Ce matin. Sur la commune d'Escource. La côte Landaise a essuyé une violente tempête cette nuit. Un arbre s'est déraciné... Son corps était en dessous.

Les informations défilent sans que Rivarol ne puisse réellement les enregistrer. Des images de Lyana submergent son esprit à son insu. Agréable souvenir certes, mais d'un autre temps, il le sait pertinemment. Le journaliste ôte ses lunettes de soleil, se pince l'arête du nez jusqu'à la douleur pour s'obliger à se concentrer sur la conversation.

— Un arbre ? Quel arbre ?

— Le corps de Vanessa a été enterré sous un pin.

Le cerveau de Rivarol tente de concevoir la scène, en vain.

— Qui a découvert le corps ?

— Le propriétaire de la parcelle, il évaluait les dégâts sur ses terres.

— On le connaît ?

— Non, je ne crois pas. Il s'appelle Didier Gignac.

Les idées plus claires, le nom de Gignac n'évoque rien à Rivarol. Il estime avoir fait le tour de la question avant de poser celle qui lui brûle les lèvres depuis le début de l'appel.

— Où es-tu ?

— Je vais à Mimizan, c'est Aymeric qui m'a alerté. Gignac est un ami de son père. Tout le monde se connaît là-bas, tu sais ce que c'est.

Rivarol ne fait aucune remarque ; évidemment qu'il sait. On lui a suffisamment répété qu'il n'était pas un « local ». Accepté certes, mais pas complètement, les liens du sol ne s'acquièrent jamais, même avec le temps.

— Oui, je vois, concède-t-il avec une pointe d'amertume dans la voix. Comment va Aymeric ?

Le vacarme du moteur comble le long silence à l'autre bout du fil. Lyana glisse timidement.

— Il est bouleversé. Tu t'en doutes.

— Comment tu as eu mon numéro ?

La réponse intéresse Rivarol, car il n'a jamais eu l'occasion de le donner à Lyana, ni même à Aymeric. Si le corps de la pauvre Vanessa Peyrac a effectivement été découvert ce matin, Lyana s'est montrée particulièrement efficace pour le retrouver.

— Je l'ai eu par le biais d'une connaissance qui travaille à la mairie. Tu as participé à un reportage sur la côte landaise au début de l'été.

« *Bien sûr, la fille de la communication* », se rappelle le journaliste.

Il lui avait laissé son numéro alors qu'il effectuait un marronnier sur les sauveteurs en mer.

— Yvan ?

La voix de Lyana le ramène à l'instant présent.

— Quand comptes-tu arriver ?

Avion. Taxi. Passage par son appartement d'Issy-les-Moulineaux pour récupérer des affaires. Traversée de la France en voiture. Rivarol évalue la durée de son périple.

— Je serai là demain matin. Je t'appelle quand je suis à Mimizan. D'accord ?

— D'accord.

Un blanc s'installe entre les deux, aussi long que le nombre de questions que Rivarol a envie de poser sur les dernières années de la vie de Lyana. Soudain, il est rattrapé par une préoccupation.

— Et Fanny, tu as des nouvelles ?

— Aucune.

« Rien d'étonnant », juge Rivarol, en perdant son regard sur la lagune aux teintes émeraude.

— On verra ça demain, conclut-il.

Nouveau silence. Gênant. Tant de non-dits, de vérités, de regrets restés en suspens depuis cet été 2001.

— Yvan...

— Oui ?

Le cœur de Rivarol s'accélère, mais rien ne vient. La voix de Lyana se bloque, comme si une main invisible lui serrait les cordes vocales. De son côté, le journaliste ne vaut pas mieux, d'autant que le vrombissement du moteur de l'embarcation devient assourdissant à pleine vitesse. Alors, il en profite pour abrégé leurs souffrances.

— Je t'entends très mal, Lyana. À demain.

Il raccroche. Le cœur chamboulé, il fixe la suite de chiffres sur son écran. Il l'enregistre sous le pseudo « LYL Y », et lui assigne la chanson *Mad about you* (*dingue de toi*) du groupe Hooverphonic, la chanson

de leur premier baiser. Puéril ? Sûrement. L'amour ne connaît ni le bon sens ni la rationalité, il en est la preuve. L'envie de se retrouver dans la même pièce que Lyana le gagne.

*« Non, stop ! »*

Il se refuse d'imaginer autre chose. Le temps a fait son œuvre, il n'y a que lui pour croire que ce sentiment de gâchis s'avère réciproque. Le monde a continué de tourner pour Lyana, elle a construit sa vie sans lui. De plus, le moment ne s'avère pas des plus opportuns pour tenter de renouer ce genre de lien.

Les yeux errant sur l'horizon, Rivarol se plonge malgré lui dans les réminiscences de son été 2001. Deux mois qui ont façonné sa vie.

## 2

### **Dimanche 1er juillet 2001, Toulouse.**

Dès le premier jour des vacances d'été, Yvan Rivarol embarque à côté de sa sœur, Céline. Direction Mimizan. Frère et sœur se rendent pour deux mois dans la maison de famille avec l'entière confiance de leurs parents. La vieille voiture des grands-parents en prêt leur offrira une indépendance totale. Ensemble sur l'autoroute du bonheur, les Rivarol roulent dans l'allégresse et l'insouciance de la jeunesse.

Caméra au poing, l'adolescent filme sa sœur en train de conduire tout sourire sur les longues lignes droites qui découpent les forêts de pins maritimes. Par la fenêtre ouverte, le vent s'engouffre dans l'habitacle, ébouriffant en permanence les cheveux bruns de la jeune femme. L'autoradio balance la chanson incontournable de Manu Chao, *Me gusta tu*. Céline la reprend à tue-tête, tapote le rythme des doigts sur le volant. Yvan rit à gorge déployée avant de tourner l'objectif de la caméra vers lui. En compagnie de sa sœur, il tire la langue, puis éclate de rire.

— C'est trop cool ! Ça va être génial ! hurle-t-il, en rangeant son caméscope flambant neuf dans sa housse.

— À ce propos...

La jeune fille baisse le volume de la radio. Yvan se rembrunit aussitôt. Avant même d'entendre le laïus

de sa sœur, il laisse sa tête retomber lourdement sur sa poitrine. Il double ce mouvement d'humeur d'un soupir exagéré. Il déteste quand Céline joue à l'adulte.

— ...Je suis responsable de toi pendant toutes les vacances, tu sais ce que ça veut dire ?

— Non. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il accompagne sa réponse-question ironique d'un roulement des yeux vers le plafond.

— Que si tu fais des conneries, c'est moi qui aurais des ennuis ! Et hors de question que j'en ai ! Je ne compte pas gâcher mes vacances à te fliquer, tu connais les règles de la maison ; pas de drogue, pas d'alcool...

— Je suppose que ces règles s'appliquent à toi aussi ?

Céline rêve de lui faire avaler son rictus insolent.

— Voilà, c'est ça que je ne veux pas, et maman non plus. J'ai dix-neuf ans, et toi, seize. Donc, je n'ai pas les mêmes droits...

— Ni les mêmes devoirs !

— Pourquoi tu contredis tout le temps les gens, Yvan ? C'est énervant !

— C'est énervant parce que j'ai raison.

La frangine ravale sa remarque, serrant les mâchoires. Quand Yvan joue au contestataire de mauvaise foi, elle lui flanquerait bien un gros coup de maillet d'une tonne en pleine figure, comme dans les mangas. Son frère est un garçon intelligent, mais un peu farfelu. Néanmoins, ils s'entendent plutôt bien. Il rassure sa sœur en développant son projet de vacances.

— Je veux juste passer du bon temps avec mes amis, aller me baigner, faire des reportages, et...

Yvan ne termine pas son explication, tourne la tête vers la forêt, car il sent le rouge lui monter aux joues.

— Et voir Lyana, poursuit Céline qui lui renvoie le même rictus insolent, un air de famille indéniable.

La jeune fille cherche le regard de son frère, mais à cet âge, l'amour est un sentiment trop méconnu, aussi grave qu'une maladie honteuse. Alors, la grande sœur cesse de le charrier et enfile le costume de la parfaite confidente.

— Lyana est une chouette et très jolie fille. Tu crois que je n'ai pas vu votre petit manège pendant les vacances de Pâques. Tu as des nouvelles ? Vous avez gardé le contact ? Je ne t'ai jamais vu au téléphone.

— Le téléphone au milieu du salon, avec papa et maman qui pouffent de rire dès qu'ils entendent une voix de fille à l'autre bout, très peu pour moi. Non, avec Lyana, on s'écrit... Toutes les semaines.

Yvan se souvient des échanges de sa sœur, ponctués de simples « *hum, hum* ». L'interlocuteur devant les interpréter comme un oui ou un non en fonction de l'intonation. Une conversation plus proche du message crypté que de la romance idyllique. Raison pour laquelle, avec Lyana, ils avaient choisi l'écriture.

— Toutes les semaines ! s'étonne Céline. Ouah, ça, c'est du romantisme ou je ne m'y connais pas ! Une relation épistolaire, je ne pensais pas mon petit frère aussi romantique qu'Alfred de Musset et George Sand.

— Tu vois, toi aussi tu te moques, je ne t'embête pas avec tes copains, moi !

— Parce que je n'en ai pas.

« *Pas faux* », réfléchit Yvan.

Céline avait mis fin à une relation toxique avec un garçon trop amoureux, selon elle.

Yvan recule son siège et pose les pieds sur le tableau de bord tout en réajustant sa casquette à l'effigie d'une célèbre marque de surf. Les lignes droites interminables bordées d'étendues de pins rendent cette partie du voyage d'une monotonie mortelle. Pour arriver au nirvana, il fallait passer par ce purgatoire.

Vivement qu'il sente l'air iodé et entende le fracas des vagues. L'océan et Lyana. Voilà les récompenses de ces trois heures de voiture. Sitôt, l'usine de papier de Mimizan et son odeur nauséabonde dépassée, les deux ne tarderaient pas à lui tendre les bras. Il connaît par cœur ce trajet et les sentiments provoqués : impatience, ennui, libération.

Aujourd'hui, contre toute attente, les vagues et le surf se retrouvent au second plan des pensées du garçon. Avant tout, il y a Lyana. Dès qu'il songe à elle, son pouls s'emballe sans qu'il ne puisse le contrôler. C'est la première fois qu'il ressent autant le besoin de voir une fille. Les semaines loin d'elle ont été une torture. Sans le maîtriser, un sourire de satisfaction s'étire sur ses lèvres généreuses à la pensée de la tenir à nouveau dans ses bras.

### 3

#### **Mardi 5 octobre de cette année, Tarbes**

Même après vingt ans, c'est à lui que l'on pense à la brigade de Mimizan quand on évoque l'affaire Peyrac. Ainsi, Sylvain Gonzalez, bien que gendarme à la retraite, a été l'un des premiers à être prévenu de la découverte du corps. Une nouvelle qui le surprit au plus haut point bien qu'il n'ait jamais oublié les faits. Cette nouvelle ne manquerait pas de relancer les curieux et les médias sur cette affaire. Parfois, les langues se déliaient avec les années, l'affaire du petit Gregory en était un parfait exemple. Le regret ronge les âmes avec autant d'efficacité que de l'acide, il le sait, car il en est victime.

Après un temps d'immobilisme dédié à la réflexion ; Gonzalez s'agite. Il efface l'appel de son répertoire et se précipite dans son garage. Là, rapidement, il échafaude un plan d'action pour échapper à sa femme. Hors de question qu'elle l'accompagne dans les Landes, il doit absolument la dissuader de venir. Pour cela, il lui faut mentir, ce ne sera pas la première fois ni un problème. Son regard s'attarde sur des cannes à pêche accrochées sur les poutres au-dessus de la voiture.

Bien sûr, un road trip de pêche avec un ami. Sa femme ne viendra jamais avec lui, elle n'a jamais aimé attendre des heures au bord de l'eau.

Dans la foulée, Gonzalez papillonne d'un endroit à l'autre du garage, s'arrête, tend l'oreille pour savoir si sa femme arrive. Rien. Il continue, déniche sa vieille caisse contenant son matériel de pêche, il l'ouvre par réflexe, tout est rouillé. Peu importe, il n'a pas l'intention d'attraper du poisson, pas avec des écailles en tout cas. Il la dépose dans le coffre de sa voiture, puis écoute de nouveau les bruits de la maison. Sa femme a l'air de se tenir tranquille. Il poursuit la mise en action de son plan.

Son escabeau déplié avec précaution pour ne pas éveiller les soupçons, il grimpe jusqu'à la quatrième marche pour ouvrir la trappe de visite qui permet d'accéder au comble non aménageable. À l'aveuglette, il trifouille sous la laine de verre pour dégoter une boîte en fer.

Sans prendre la peine de descendre, il enlève le couvercle, retire avec soin les chiffons qui protègent un pistolet automatique. L'arme à la main, il en apprécie le poids, même s'il n'en a pas utilisé depuis longtemps. Cela ne s'oublie pas. Par automatisme, il ajuste le guidon et le cran de mire en imaginant une cible virtuelle. Il a gardé cette arme – au cas où – dans l'espoir de ne jamais avoir à s'en servir. Une précaution dictée par son instinct. Un pistolet récupéré en toute illégalité lors d'une perquisition chez des gens du voyage, une arme qui n'a manqué à personne, mais qui pourrait bien lui être utile dans les prochains jours. Sans réfléchir, il ôte le chargeur, vérifie qu'il soit garni de cartouches, actionne plusieurs fois la culasse avant de réengager le chargeur dans son logement. Le pistolet est prêt à cracher le plomb. Il plonge à nouveau sa main dans la boîte en fer, en sort une petite cassette vidéo.

— Sylvain ?

En même temps qu'il entend son nom, la porte du garage s'entrouvre sur la tête de sa femme. Surpris, il fourre à la va-vite la cassette dans une poche de son pantalon et l'arme dans sa ceinture en la cachant sous son pull. Il balance la boîte en fer sur la laine de verre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Madame Gonzalez écarquille les yeux en voyant son mari sur l'escabeau.

— Qu'est-ce que tu fais, perché là-haut ?

— J'ai entendu du bruit, certainement des souris qui cherchent à faire leur nid pour passer l'hiver au chaud, alors je m'en occupe.

La femme accepte l'explication de son mari tandis qu'il referme la trappe de visite, puis redescend prudemment sur la terre ferme.

— Avec qui étais-tu au téléphone tout à l'heure ? s'intéresse-t-elle.

— Hervé, mon pote de Lacanau. Tu sais, celui qui possédait le magasin de scooters.

« *Hervé ?...* » cherche-t-elle brièvement dans sa mémoire.

Elle ne se souvient pas de cet ami, mais son mari a tellement de relations qu'elle ne les connaît pas toutes. Le dos tourné, Gonzalez replie son escabeau. Plus facile de mentir quand l'autre ne vous regarde pas dans les yeux.

— Il veut que je vienne pêcher avec lui deux ou trois jours, histoire de lui changer les idées.

— Par ce temps ?

— Les poissons se moquent du temps, ma chérie.

— Tu as dit oui, je présume ?

— Évidemment.

— Tu aurais pu m'en parler avant.

— Tu m'empêcherais d'aller voir un ami qui va mal ?

— Non, tu le sais bien. Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

L'excuse de la partie de pêche fonctionne. Maintenant, il invente un problème de cancer et de métastases à cet ami imaginaire afin de parfaire son portrait trompeur. Il se dirige vers le coffre de sa voiture, sa femme le suit en écoutant ses mensonges sur un hypothétique traitement médical. Il ouvre sa boîte à pêche devant sa femme, inspecte quelques hameçons en se lamentant sur leur état, ce qui ennuie madame Gonzalez qui l'abandonne à sa préparation.

Aussitôt la porte du garage refermée, il souffle de soulagement, s'assoit sur le siège passager et glisse son pistolet dans la boîte à gants. Demain matin, il partira pour Escource.